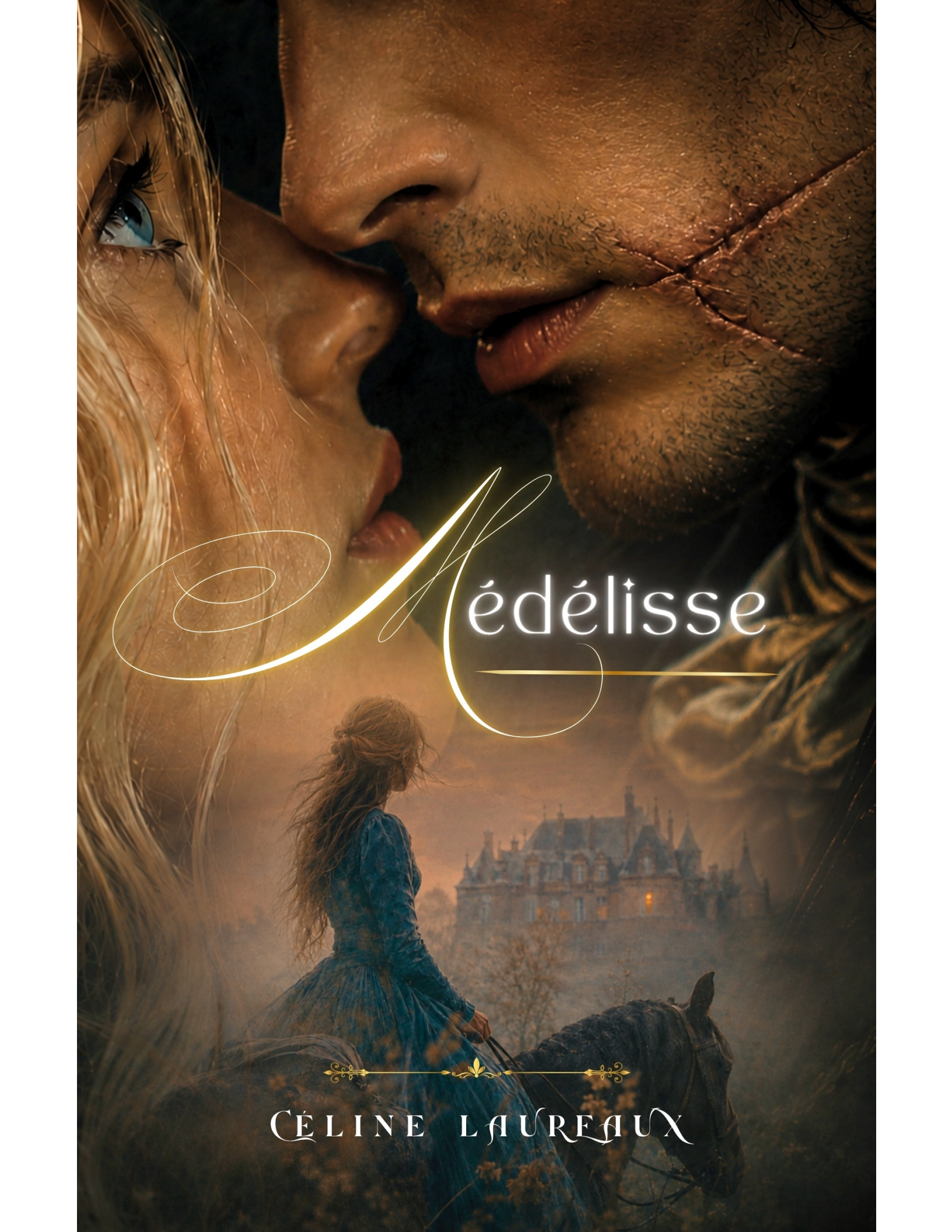




édélisse

— — — — —
CÉLINE LAUREAUX

Céline Laureaux

Médélisse

© Céline Laureaux, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1396-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1. L'IMPASSE

Le déclic de la serrure résonna plus longtemps que les paroles des deux hommes.

Ils avaient pourtant beaucoup parlé depuis leur arrivée. Ils avaient énuméré des articles de loi, expliqué que les dettes de son oncle dépassaient désormais la valeur de la maison, détaillé les démarches entreprises par les créanciers. Médélisse les avait laissés faire sans les interrompre. Elle n'aurait pas su quoi répondre, et rien de ce qu'elle aurait pu dire n'aurait changé la moindre ligne des papiers qu'ils transportaient dans leur serviette de cuir.

Lorsqu'ils lui demandèrent de quitter les lieux, elle obéit sans un mot.

Elle emporta le vieux châle de sa mère, deux robes soigneusement pliées, des effets personnels et le médaillon qu'elle gardait depuis l'enfance dans le tiroir de sa table de nuit. Tout tenait dans un baluchon de toile noué à la hâte. Le reste ne lui appartenait déjà plus.

Le plus âgé des deux hommes referma la porte derrière elle avant de tourner une nouvelle clé dans la serrure. Il ne cherchait pas à être cruel, il faisait son métier, et c'était peut-être cela qui lui faisait le plus mal : sa vie entière venait de basculer entre les mains d'un homme pour qui cette matinée ne serait jamais qu'une matinée de travail.

La grille grinça lorsqu'elle la poussa pour sortir dans la rue. Une pluie fine tombait depuis l'aube, assez légère pour ne pas décourager les passants, mais suffisante pour laisser une pellicule brillante sur les pavés. Médélisse s'arrêta un instant devant la maison. Elle aurait voulu en conserver une dernière image, quelque chose à emporter avec le châle et le médaillon, mais les volets clos et les rideaux tirés lui refusaient jusqu'à cet adieu. En quelques minutes, cette demeure où elle avait grandi ne ressemblait déjà plus à la sienne.

Elle reprit son chemin sans savoir dans quelle direction marcher.

Paris ne lui était pas totalement étrangère. Son oncle l'y avait parfois emmenée pour vendre quelques marchandises ou régler des affaires qui la dépassaient, mais il ne la quittait jamais d'une semelle. Il avançait vite, parlait peu et considérait chaque promenade comme une perte de temps. Elle connaissait quelques rues, des places, deux ou trois églises... rien qui puisse aider une jeune

femme désormais seule à trouver un toit.

Le baluchon battait contre sa hanche à chacun de ses pas. Elle changea de main dans un soupir.

— Tu n'as même pas eu la présence d'esprit de prendre des gants...

Sa remarque lui arracha un sourire. Elle parlait souvent toute seule, un défaut selon son oncle. Sa mère disait au contraire que cela empêchait les mauvaises pensées de prendre trop de place.

Le souvenir la saisit si brusquement qu'elle baissa les yeux. Elle avait presque oublié le timbre de sa voix. Il ne lui restait plus que de rares images, une chevelure blonde qu'elle brossait le soir devant la cheminée, une odeur de lavande lorsqu'elle la serrait contre elle, une chanson murmurée à voix basse pendant les nuits d'orage. Le reste s'était effacé avec les années.

Elle inspira profondément pour repousser le nœud qui lui serrait la gorge. Pleurer au milieu de la rue n'aurait servi à rien, sinon attirer l'attention. Elle préféra relever le menton et poursuivre sa route en observant les façades qui défilaient devant elle.

Paris s'éveillait. Des commerçants installaient leurs étals sous les auvents encore humides, un boulanger ouvrait ses volets pendant qu'un gamin transportait un panier débordant de miches fumantes, et plus loin, une blanchisseuse traversa la chaussée en relevant sa jupe pour éviter une flaque.

Comment une ville pouvait-elle continuer de vivre alors que le monde d'une seule personne venait de s'écrouler ?

L'idée la fit sourire malgré elle. Son oncle lui aurait reproché cette question.

« Paris se moque bien de tes malheurs, petite. Si tu veux qu'on te regarde, deviens quelqu'un. »

Elle l'entendait encore prononcer ces mots avec son éternel verre de vin à la main. Elle s'adressa au ciel.

— Vous aviez peut-être raison... mais vous auriez pu choisir un meilleur moment pour mourir.

Un homme qui passait près d'elle lui lança un regard étonné. Médélisse prit une mine faussement offusquée.

— Ne me regardez pas comme ça. Je parle à un mort, pas à vous.

L'inconnu secoua la tête avant de reprendre sa route, et elle en rit, un rire bref, discret, qui mourut aussi vite qu'il était venu. Au moins, elle n'avait pas encore

perdu cette mauvaise habitude de plaisanter lorsque tout allait mal.

Un peu plus loin, les maisons laissèrent place à des immeubles plus hauts dont les rez-de-chaussée étaient occupés par des boutiques. Les devantures s'ouvraient les unes après les autres dans un concert de volets que l'on rabattait, de chaînes que l'on décrochait et de balais frottant les trottoirs encore humides.

Médélisse ralentit devant une boulangerie. La chaleur qui s'échappait de la porte entrouverte lui caressa le visage avant même que l'odeur du pain ne l'atteigne, et son ventre protesta aussitôt. Elle plongea la main dans sa poche, sentit les deux petites pièces rouler sous ses doigts et les y laissa. Elle pouvait tenir quelques heures de plus. Du moins essayait-elle de s'en convaincre.

Un garçon d'une dizaine d'années sortit en courant de la boutique avec une miche encore fumante serrée contre lui. Il la heurta de l'épaule sans le vouloir.

— Oh ! Pardon, mademoiselle !

Il s'apprêtait déjà à repartir lorsqu'il s'immobilisa, le nez levé vers elle.

— Vous pleurez ?

La question la prit de court. Elle porta la main à sa joue, où une larme s'était perdue à son insu.

— Non.

Elle essuya rapidement sa joue du revers de la main avant de lui adresser un sourire qui se voulait rassurant.

— C'est la pluie.

Le petit garçon leva les yeux vers le ciel parfaitement dégagé.

— Pourtant, il ne pleut plus.

Médélisse resta muette une seconde avant d'éclater de rire, un vrai rire cette fois, franc, léger, qui surprit autant l'enfant qu'elle-même.

— Tu sais quoi ? Tu as raison. J'ai raconté n'importe quoi.

Le garçon haussa les épaules avec le sérieux des enfants qui n'attendent aucune explication des adultes, puis repartit en courant. Elle le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse au coin de la rue, et son sourire s'éteignit. Il suffisait parfois d'une question posée avec innocence pour abattre toutes les défenses qu'on croyait avoir bâties.

Elle prit une longue inspiration, redressa les épaules et reprit sa marche. Son oncle répétait souvent qu'une femme qui baissait les yeux attirait les ennuis plus

sûrement qu'un portefeuille rempli de pièces d'or. Pour une fois, elle décida de suivre son conseil, et elle avança la tête haute, même si elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle se rendait.

Les rues s'animaient. Des cochers pestaient après les chevaux récalcitrants et des dames richement vêtues croisaient sa route dans un bruissement d'étoffes. Au passage de leurs jupes immaculées, Médélisse baissa malgré elle les yeux sur la sienne. Le tissu avait perdu son éclat depuis longtemps, et l'ourlet gardait encore la trace d'une reprise qu'elle avait cousue quelques semaines plus tôt, à la lumière vacillante d'une bougie. Elle en lissa les plis du bout des doigts avant de souffler dans un sourire :

— Tu as connu des jours meilleurs, toi aussi...

À croire que parler aux objets était devenu une habitude familiale. Sa mère chantait aux fleurs du jardin, elle discutait avec ses robes. Décidément, les femmes de cette maison n'avaient jamais été tout à fait raisonnables. Cette pensée réchauffa son cœur plus sûrement que le châle posé sur ses épaules.

Elle venait à peine de franchir un nouveau carrefour lorsqu'une voiture attelée surgit à vive allure.

— Attention !

Le cri la fit sursauter. Elle recula d'un bond, et la roue passa si près de ses jupes qu'une éclaboussure de boue remonta jusqu'à ses chevilles. Le cocher ne ralentit même pas.

— Espèce de...

Elle se mordit les lèvres avant de terminer sa phrase.

— ...malotru.

Le juron lui parut si ridicule qu'elle leva les yeux au ciel.

— Tu progresses, Médélisse. À ce rythme-là, tu seras une véritable canaille avant la fin de la semaine.

Un sourire revint éclairer son visage. Elle s'y raccrochait comme on s'agrippe à une dernière habitude lorsque tout le reste menace de disparaître. Tant qu'elle réussirait encore à rire d'elle-même, elle garderait l'impression de tenir debout.

Sans vraiment y prêter attention, elle laissa derrière elle les rues commerçantes. Le tumulte de Paris s'estompa, les appels des marchands cessèrent, le roulement des voitures devint plus discret et les boutiques se firent moins nombreuses. Les façades paraissaient plus austères, les fenêtres plus rares.

La ville avait changé de visage sans prévenir.

Jusque-là, Paris sentait le pain chaud, le charbon et les chevaux. Désormais, l'air charriait un relent de cuir tanné et d'eau croupie qui lui pinça le nez.

— Charmant quartier...

Sa remarque se perdit dans le silence. À chaque carrefour, les maisons se refermaient davantage autour d'elle, jusqu'à ce qu'elle aperçoive enfin un homme occupé à remettre une roue sur une vieille charrette.

— Monsieur ?

L'homme releva la tête. Une barbe grisonnante dissimulait une bonne partie de son visage, mais son regard, lui, resta fixé sur elle.

— Pardonnez-moi... pourriez-vous m'indiquer le chemin pour rejoindre les Halles ?

Il ne répondit pas tout de suite. Ses yeux descendirent vers le baluchon qu'elle serrait contre elle avant de revenir sur son visage.

— Vous êtes seule ?

La question la surprit davantage que son silence.

— Oui.

L'homme essuya ses mains sur son tablier.

— Alors faites demi-tour.

— Je viens justement de là.

Il secoua la tête.

— Dans ce cas... trouvez une autre rue.

Il reprit son ouvrage sans plus s'occuper d'elle. Médélisse demeura un instant immobile.

— Vous pourriez au moins m'expliquer pourquoi.

Un soupir lui répondit.

— Parce qu'une jeune fille comme vous n'a rien à faire ici.

Elle suivit du regard la direction qu'il indiquait d'un mouvement du menton. Rien ne distinguait cette rue des précédentes. Les pavés étaient les mêmes, de rares maisons bordaient encore la chaussée et deux chiens faméliques se disputaient un os au milieu du chemin. Rien qui justifiât un tel avertissement.

— Merci.

Médélisse n'en reprit pas moins sa route. Le vieil homme se trompait peut-être. Après tout, son oncle aussi croyait toujours avoir raison, et cela ne l'avait pas empêché de laisser derrière lui une montagne de dettes. Pourquoi aurait-elle accordé davantage de crédit aux paroles d'un parfait inconnu ?

Elle continua d'avancer jusqu'à ce que quelque chose change sans qu'elle soit capable de dire quoi. Les maisons s'espacèrent, et le silence s'installa autour d'elle. Un volet claqua sous une rafale de vent avant que tout ne retombe dans une immobilité étrange.

Depuis plusieurs minutes, elle n'avait croisé ni femme, ni enfant, ni marchand ambulant, et cette absence de vie rendait chaque bruit plus présent, jusqu'au frottement régulier de ses bottines sur les pavés.

Médélisse resserra son châle et poursuivit son chemin en s'efforçant de croire que le vieil homme avait seulement réussi à l'inquiéter. Puis un second frottement se mêla au sien. Chaque fois qu'elle accélérait le pas, il accélérait lui aussi ; lorsqu'elle ralentissait, il se taisait. Elle finit par regarder discrètement derrière elle.

La rue était vide. Aucune silhouette, aucun mouvement, rien qui pût expliquer pourquoi son cœur battait aussi fort.

— Tu deviens ridicule...

Sa plaisanterie ne trompa personne, pas même elle.

Une intersection apparut enfin devant elle. Après une brève hésitation, Médélisse choisit la rue la plus large, celle qui devait mener vers une artère fréquentée. Au contraire, les murs se rapprochèrent jusqu'à enfermer la chaussée entre deux hautes bâtisses de pierre.

Elle poursuivit encore une dizaine de mètres avant de ralentir.

La rue s'arrêtait là. Une impasse.

Un instant, elle demeura immobile, les yeux fixés sur le mur qui lui barrait le passage, à guetter une issue qui n'existait pas.

Un rire éclata derrière elle. Elle n'eut plus la force de se convaincre qu'elle imaginait des choses. En se retournant lentement, Médélisse découvrit trois hommes qui occupaient toute la largeur de la rue.

Aucun ne semblait disposé à la laisser repartir.

2. MONSIEUR DE MORTEMART

Les trois hommes restèrent un instant sans bouger, comme si la voir acculée suffisait déjà à les divertir. Le plus grand, celui dont les épaules barraient à elles seules la largeur de l'impasse, découvrit des dents jaunies dans un sourire qui n'avait rien de joyeux.

— Voilà qui est fâcheux... On dirait bien que vous vous êtes égarée, mademoiselle.

Médélisse serra son baluchon contre elle. Les murs de pierre, noircis par l'humidité, refermaient l'espace autour de son corps, et l'unique issue était désormais occupée par trois inconnus qui savaient très bien qu'elle ne pourrait pas fuir. Elle sentit la peur remonter le long de sa nuque, mais elle refusa de lui donner le moindre signe de victoire.

— Si vous acceptiez de vous pousser, répondit-elle avec un calme dont elle s'étonna elle-même, nous éviterions tous une conversation inutile.

Le plus jeune éclata de rire.

— Vous entendez ça ? Elle nous donne des ordres.

— J'aime bien son caractère, ajouta le troisième.

Le colosse, lui, ne riait plus. Il avança d'un pas, puis d'un autre, assez près pour que l'odeur du vin et de la sueur lui prenne la gorge.

— Nous voulons seulement ce que vous transportez.

Son attention descendit vers le morceau de toile usé qu'elle tenait contre elle. Deux robes, un châle, un médaillon et quelques pièces de cuivre : toute sa vie tenait là, dans un nœud mal serré.

— Vous risquez d'être déçus.

— Ah oui ?

— Si j'avais possédé quelque chose de valeur, je ne me serais probablement pas perdue dans cette rue.

Les trois hommes échangèrent un regard amusé.

— Elle a de l'esprit.

— Elle en aura moins si elle continue à parler.